

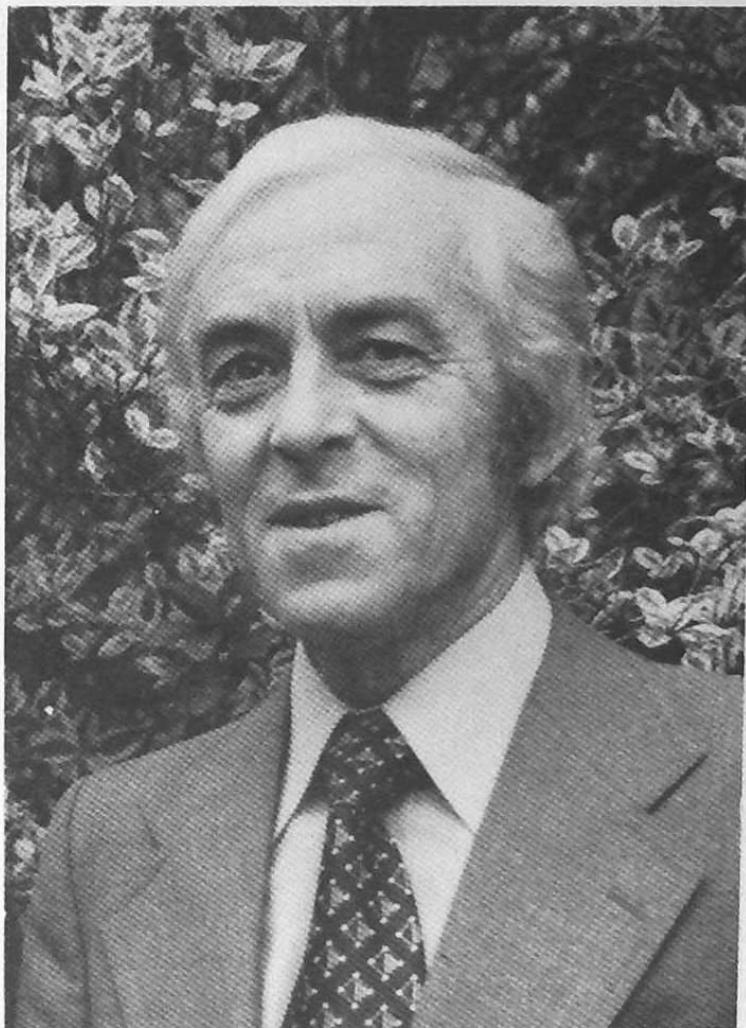
COLLECTION

le trésor

ALAIN SONNECK

Édouard OLLIVRO

Des chemins vers l'homme



Editions impram

ALAIN SONNECK

Édouard
OLLIVRO

Des chemins vers l'homme



Abrégé biographique

- 27 février 1921 : naissance d'Edouard Ollivro, à Lannion, d'une famille de cinq enfants habitant le quartier Saint-Nicolas
- 1934-1940 : Études secondaires à l'Institution Saint-Joseph, à Lannion.
- Études universitaires à Paris et Rennes : licencié ès lettres en histoire et géographie, diplômé d'études supérieures en histoire.
- 1945 : Professeur au collège Félix Le Dantec, à Lannion, dont certains locaux se trouvaient à l'actuelle Auberge de Jeunesse. Il prépare l'agrégation.
- Février 1948-septembre 1952 : atteint d'une double pleurésie, il est hospitalisé en sana dans les Alpes, puis à Fontainebleau, où il contracte la typhoïde. Convalescence à Louannec. Ses débuts littéraires datent de cette période.
- 1954 : Parution de « Picou, fils de son père », chez Plon. En septembre, nomination au lycée Pavie, à Guingamp.
- 1957 : Parution de « Grand bal à Cadolan » (Plon). Jusqu'à son décès, il ne cessera d'écrire. De très nombreuses nouvelles et des articles ont paru dans un grand nombre de revues et quotidiens.
- 1959 : Conseiller municipal à Guingamp sur une liste de Progrès économique et social.
- 1961 : Élu avec 17 co-listiers, il devient maire de Guingamp, fonction qu'il occupera pendant seize ans. Il perd la mairie en 1977, mais reste conseiller municipal jusqu'à son décès.
- 1965 : Il représente les maires du département à la CODER.
- 1967 : Élu député de l'arrondissement de Guingamp, le 12 mars, il le reste jusqu'au 19 mars 1978.
- 1969 : Vice-président du CELIB. Élu président du groupe centriste CDS à l'Assemblée Nationale.
- 27 janvier 1982 : Il décède d'une crise cardiaque, à son domicile.

« Comme la mer de Perros »

« Il y a toujours des mots que l'on voudrait prononcer dans une vie et, lorsqu'on n'a pas pu les prononcer, il en reste toujours quelque chose ». (Radioscopie, 1972).

Édouard Ollivro fut profondément marqué par la perte de ses parents : son père décéda quand il avait sept ans, sa mère six ans plus tard. Il quitta le quartier Saint-Nicolas et les maîtres qu'il aimait, en particulier M. Le Mallet, pour habiter chez un oncle, M. Rivoallan, au moulin de Truzugal, en Louannec. La maison existe encore, rénovée, au bas de la côte, en direction de Perros. Discret hommage à ses parents nourriciers, Truzugal devint la demeure de Picou.

Car dans Picou, il chercha à réinventer cette famille qu'il n'avait pas eue : « Picou, c'est le père qui est mon ami, comme je crois que je suis l'ami de mes enfants en profondeur. Et la mère, c'est la confidente, la personne qui est là, qui ne dit pas grand chose, mais qui, à travers son autorité souriante, à travers sa délicatesse, donne les orientations fondamentales à la famille. Quant au père, lui, c'est l'homme de l'exploit : il a été international de football militaire, il est l'ami d'un ministre, etc... C'est un petit peu une sorte de comparaison profonde : le caractère parfois enfant de l'homme jusqu'à la fin de sa vie, et le caractère extrêmement profond, de très bonne heure, chez les femmes.

- Vous avez créé le père et la mère de vos rêves ?

- Oui, oui, et oui » (Radioscopie).

Le destin ne lui a pas permis de mettre la dernière main à un livre qu'il comptait publier et dans lequel il racontait toute cette part de sa vie. Cette autobiographie ne paraîtra sans doute jamais car, du fait qu'elle est incomplète, elle résonne de façon étonnamment douloureuse chez un homme qui croyait en l'amour et en la vie. Pour reprendre une de ses images, c'est une œuvre triste comme la mer enfermée entre la baie de Perros et les Sept-Iles : « La vie, quelque chose de ramassé et de clos ». Mais entre Tomé et Trélévern, au contraire, c'est « l'avenir débouché... lorsqu'il y a une ouverture, ce n'est plus triste ».

Cette lumière infinie, la vie familiale la lui avait plus tard donnée. Quelle joie et quelle animation il apportait aux repas familiaux ! Quelle ardeur il montra à maintenir toujours serrés les liens qui l'unissaient à tous les siens, au long des lettres presque quotidiennes quand il les quittait pour le Palais Bourbon !

« Édouard Ollivro, on n'est pas responsable de ses parents. Est-ce qu'on peut-être responsable de ses enfants ?

- Ah oui ! Ça c'est important... Je crois aussi qu'il faut que les enfants soient responsables de leurs parents. Il y a un âge où il faut que les enfants portent le bonheur des parents sur leurs épaules.

Que dans notre civilisation moderne les parents soient respon-



Institution Saint-Joseph : un réfectoire tel que le jeune Édouard a pu le connaître avec ses longues tableées, les grosses miches et l'estrade des surveillants.



La maison de Truzugal, en Louannec, est devenue une résidence. La famille Rivoallan logeait à gauche, le reste formant les locaux du teillage de lin.



Les amis politiques : Pierre Bourdellès, député-maire de Louannec ; Bernard Lemaire, sénateur ; Édouard Ollivro, député-maire de Guingamp ; Yves Le Paranthoen, maire de Perros-Guirec.



Quelques membres de la maîtrise du collège Saint-Joseph, en 1936. On reconnaît, à gauche de l'abbé Coasdoué, Yves Thomas, curé de Tréguier ; au-dessus de lui, Émile Urvoas, de Saint-Quay-Perros : deux fidèles amis d'Édouard.

sables des enfants, c'est de plus en plus discuté. Je ne suis pas du tout marxiste ; je récusé certaines conceptions qui feraient de l'enfant l'enfant de l'État, d'une idéologie. Je crois que le parent est profondément responsable de l'enfant. Et c'est pour ça, préci-

sément, que je suis en grande partie contre la civilisation qu'on fabrique aujourd'hui dans nos villes tentaculaires, où le rapport enfants-parents disparaît de manière parfois dramatique» (Radioscopie).

Les copains d'abord

Sa vie durant, Édouard Ollivro fut fidèle aux amis de la première heure, qu'il les ait connus au collège, comme Émile Urvoas, ou en politique, comme Pierre Bourdellès. Et tant d'autres, que nous ne pourrions citer, qui gardent tous de lui un souvenir ému.

À eux, il réservait ou réclamait de fréquentes visites. À eux aussi, des lettres de trois ou quatre pages ou des billets d'une brève sincérité, écrits depuis l'Assemblée Nationale : « Je pense beaucoup à vous aujourd'hui ». La simple vérité des mots lui suffisait

pour leur dédicacer un livre : « A mon ami Pierre Bourdellès ».

Pour tous, il reste « un camarade charmant, même quand il était député ». C'est que le pouvoir ne l'avait ni isolé, ni changé ; « il avait cette faculté d'être à l'aise dans tous les milieux, sans changer de personnalité, sans démagogie ». Jamais il ne se départit de ses qualités si appréciées de ceux qui l'approchaient : une grande simplicité alliée à la gentillesse et à la sincérité. Malgré quelques orages passagers, « Picou, fils de son père » n'est-il pas aussi l'histoire d'une profonde amitié ?

Un ancien de Saint-Jo

« Édouard ? Un chahuteur, comme Picou ! » Le parallèle a très souvent été établi, à juste titre. Bien qu'il fût inscrit à la 3^e pension, celle des plus pauvres, celle où « l'on se rattrapait sur le

pain » pour compenser des rations parfois bien maigres à de jeunes estomacs, il garda toujours son affection à l'Institution Saint-Joseph, car il s'y plut beaucoup.

Saint-Jo, pour garder l'appellation familière, ce fut sa maison. Il y trouva la famille qui lui manquait, dans l'affection de ses professeurs (il n'en prit qu'un seul en grippe en sept ans) et dans l'estime de ses camarades. Combien les départs en vacances lui pesaient sur le cœur ! C'est qu'il ne rentrait pas « chez lui ».

Il fut un élève à la fois gai et studieux. Bavard intarissable et incorrigible ! Ah, il « donnait de la vie à la classe ! » Que de tours n'a-t-il pas inventés ! Mais il les marquait d'une telle touche de

gentillesse, qu'on ne lui en voulait pas, si bien qu'il n'écopa jamais de l'infamant pain sec.

Doué de grandes aptitudes intellectuelles, sauf en math-physique qu'il n'aimait pas, il finissait très vite ses devoirs. Alors, caché derrière la pile de livres disposés sur son pupitre à l'étude, il bouquinait des revues sportives surtout. Ce qui ne l'empêcha pas de porter très souvent la croix de premier de sa classe... sauf en terminale, mais c'est une autre histoire que l'on verra tout à l'heure.

Le disciple de Pitisse

En ce temps-là, le collège Saint-Joseph était une pépinière de vocations, une quinzaine d'élèves entrant chaque année au grand séminaire de Saint-Brieuc. Et l'idée était communément admise que le jeune Édouard serait prêtre, et même Père Blanc.

Il faut comprendre, à cette étape de sa vie, l'influence décisive qu'exerça sur lui l'abbé Pierre Bourdellès, son professeur à partir de la 5^e, que tous les anciens connaissent sous le surnom inexpliqué de « Pitisse ».

L'abbé Bourdellès fut lui-même Père Blanc, mais dut rentrer au pays, sa vue ne s'accommodant pas de la trop grande lumière. Homme d'une très grande culture, d'une brillante intelligence et d'une forte trempe, il joua auprès d'Édouard Ollivro le

rôle d'un père et celui-ci ne lui a jamais ménagé sa reconnaissance.

Juin 1940 : en classe de philosophie, il a, durant toute l'année, rempli consciencieusement des pages enflammées destinées à une demoiselle de Bossuet. C'est l'échec prévisible au baccalauréat. Sur le chemin qui mène à Truzugal, une haute silhouette noire s'approche, filiforme sur sa bicyclette, Édouard l'a reconnue. Furtif coup d'œil à droite. Bref coup d'œil à gauche. Impossible de s'échapper.

Et Pitisse est là ! Il s'arrête, toise son jeune ami. Secs, tranchants, les mots tombent, entre coupés de lourds silences : « Alors ! Bon. Te voilà ? Est-ce que tu as fini de faire l'imbécile ? » Des années plus tard, rapportant cette anecdote



M. l'abbé Bourdellès, au cours du tournage d'un film dans la chapelle Saint-Gonéry, en Plougrescant.

dote comme un des tournants de sa vie, Édouard Ollivro avouait : « Je lui ai dit oui. Et j'ai tenu ma promesse ».

Dès le lendemain matin, dans son austère chambre au collège, Pi-

tisse le reprenait en main. Au prix de vacances studieuses, il lui fit décrocher son baccalauréat et lui assura une solide préparation pour son entrée en faculté.

Tryphon Tournesol

Une fois encore, au cours de ses études, Édouard Ollivro faillit essayer un échec. C'était le jour d'un certificat d'histoire-géographie. Appel des candidats : pas d'Édouard ! Jean-René Tréanton le cherche partout, peine perdue. Il s'était tout bonnement trompé de jour ! Heureusement pour lui, Tréanton connaissait certains professeurs et put obtenir une ses-

sion spéciale d'examen pour notre étourdi...

Ce côté Tryphon Tournesol ne le quitta à vrai dire jamais. N'était-ce pas lui dont il fallait toujours vérifier la valise avant son départ pour l'Assemblée Nationale ? Lui encore qui oubliait de regarder la route en conduisant, pour se lancer dans

un cours sur « la belle coupe de terrain à gauche », au grand émoi de ses passagers ? Lui enfin qui s'étonnait, un soir, que toutes les voitures lui fassent poliment des appels de phare ? Il roulait depuis une heure avec, pour tout éclairage, la lampe du plafonnier !

« Ma femme me le dit souvent : je ne suis pas capable de régir les choses de la vie de tous les jours ». Il estimait que cela lui venait d'un trait de caractère profond de la race celte, qui porte le breton hors du réel, dans la poésie.

Pal ou pas Pal ?



La saison d'été, à Trégastel, était l'occasion d'interminables parties de boules au bar de « La Civette ».

Ce n'est pas un hasard si trois chapitres de Picou sont consacrés aux sports qu'affectionnait le plus Édouard Ollivro : le cyclisme, pour lequel nombre de Français se passionnent au moins une fois par an ; les boules, qu'il pratiquait assidûment ; et, bien sûr, le football.

Ah ! Le football ! Comme beaucoup d'anciens de Saint-Jo, Édouard Ollivro fut un supporter acharné et inconditionnel du Stade Lannionnais, émanation du « Patro » qu'il avait fréquenté dans son enfance à Lannion. Mais il garda toujours en son for intérieur une place de prédilection



Inauguration du terrain du Roudourou. Le petit Jean Ollivro n'y tient plus et donne lui-même le coup d'envoi.

pour Louannec-Sports, l'équipe où il tient efficacement, à compter de 1937, la place d'ailier gauche. Comme le jeune capitaine de « Truzugal-Sports », il avait « du dégagement » ! Louis Bourdellès, président du club, se souvient de sa puissante frappe du gauche, surprenante chez un jeune qui n'était pas physiquement un foudre de guerre.

Il se souvient surtout des casse-croûtes « Chez tante Jeanne », après le match. L'ami Édouard s'y révélait un boute-en-train d'une verve incroyable ! Quand on n'était pas bouche-bée, c'était qu'on était mort de rire ! Il ne vous laissait pas le choix, se lançant pendant plus d'une heure dans un compte-rendu bien personnel de la partie. Impossible de l'arrêter ! Chaque joueur, chaque

dirigeant recevait son lot de traits malicieux et humoristiques.

C'est à lui que Louannec-Sports doit la chanson que tous fredonnent encore sur l'air de la « Raspa ». Il la composa pendant la guerre, dans le train qui le ramenait de Rennes pour disputer la Coupe du Trégor, contre Ploumilliau.

Le paisible jeu de boules bretonnes n'en faisait pas un plus triste compagnon. Ses équipiers du bar « La petite Civette », à Trégastel, s'en souviennent. Avec son collègue Pierre Bourdellès, il formait une doublette, certes pas aussi redoutable que « La Formidable » de Picou et Pa Penhoat, mais capable de donner une leçon à plus d'une équipe : Édouard Ollivro était aussi fin tireur que bon pointeur.

Tous les ans, les deux amis sacrifiaient au rite d'un concours, à Guingamp, contre les directeurs de l'hôpital et de l'agence « Ouest-France ». Ils infligeaient régulièrement une sévère déculottée aux deux téméraires, en cinq ou six parties, et tout se terminait par un bon gueuleton.

Toujours à l'affût du quotidien, Édouard Ollivro avait du Trégorrois cette aptitude innée à saisir avec malice le côté plaisant d'une situation, à porter sur les choses et les gens ce regard mi-sceptique, mi-ironique, qui donne tout son sel à l'humour dans notre « Attique bretonne ».

Qu'on relise à cet égard « *La roue de Ben La Cloche* », « *Nous les*

hommes », « *Les exploits de la Formidable* » ou les articles qu'il donna à « *L'Écho de Lannion* » sur les passions que déchaîne le sport tant chez les jeunes que chez les supporters. Il avait envisagé de tourner en conte la révolution qui secoua le monde des boulistes, quand une règle nouvelle s'instaura :

Comment ne pas s'indigner en effet qu'une ligne puisse remplacer le « pal », le trou à partir duquel le joueur, bien calé, peut pivoter, se déhancher, se contorsionner dans des positions toutes plus pittoresques les unes que les autres ? Seul l'esprit caustique d'Édouard Ollivro pouvait nous faire revivre l'embrasement des discussions dans cette affaire capitale.

Aux sources de l'action

Présenter Édouard Ollivro sans mettre l'accent sur sa foi profonde serait le trahir : elle est un élément si indissociable de son être que, sans elle, on ne peut comprendre parfaitement son action, que ce soit dans ses relations humaines, dans la conduite des affaires municipales ou dans le combat politique.

Sa culture religieuse était vaste et riche, nourrie des lectures les plus ardues. C'est pourquoi il put donner des conférences au grand séminaire de Saint-Brieuc. Il avait en chantier un ouvrage sur l'Évangile selon Saint-Jean. Son

dernier livre de chevet : « *Mon ami Karol Vojtila* ».

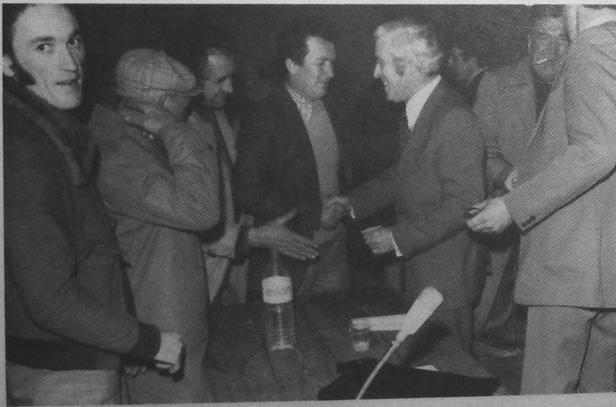
Il n'hésita jamais à proclamer publiquement sa foi : dans des interviews à la radio ou à la télévision, dans les articles qu'il donna à « *L'Écho de Lannion* », « *Paysan Breton* » ou même « *Le Monde* » ou « *Le Journal du Parlement* ». Que ce ne soit pas la mode d'être chrétien et homme politique ne le gênait en rien : en lui, les deux agissaient de pair.

Il l'écrivait au soir de son élection à la mairie de Guingamp : « ... *Et maintenant, au travail, avec l'aide de Dieu. Il nous a conduits pendant la campagne électorale, dé-*





Dernier meeting à Guingamp. On reconnaît, bras croisés, M. Julienne, 1^{er} adjoint d'Edouard Ollivro.



Très populaire dans une circonscription réputée difficile pour qui n'est pas de gauche, Edouard reçoit chacun à la fin d'une réunion électorale.

sormais il continuera ». L'homme privé ne s'effaçait pas devant l'homme public, c'était toujours le même homme qui pratiquait, là où il se trouvait, les vertus évangéliques.

Et d'abord la vertu de générosité et de charité, à l'égard surtout des personnes âgées, des marginaux et des paumés. L'argent ne l'intéressait pas. Et si tels clochards parisiens, à qui il venait d'offrir de splendides cigares, firent à ce bon prince l'honneur de l'inviter à partager illico leur

gamelles – offre qu'il déclina poliment – tel autre, qu'il avait pris en stop, le remercia en se soulageant contre la roue de sa voiture !

Bon Samaritain pour tout auto-stoppeur (« Si je ne les prends pas, qui le fera ? »), rendant de fréquentes visites aux malades à l'hôpital jusqu'à la veille de sa mort, il avait en permanence le souci des hommes et de leur dignité, dans ce que leur quotidien avait de plus terre à terre.

Servir et rayonner

Ses amis politiques reconnaissent qu'il a imprimé, comme président de son groupe parlementaire, un état d'esprit nouveau en politique, « un côté humain rarement décelable » chez d'autres ; très « sensible aux sentiments », il « osait parler de fraternité, de tendresse et d'amour ».

Il avait une écoute des autres très largement supérieure à la moyenne. « Pierre, disait-il à son collègue M. Méhaignerie, il faut

toujours que nous, les élus, nous ayons l'oreille sur le cœur de la population ». Et ce n'était pas une vaine parole. « Circuler à pied avec lui dans Guingamp, c'était extraordinaire !, se souvient M. Julienne, qui fut son premier adjoint. Pour se rendre de son domicile à la mairie, il lui fallait deux heures, au lieu de dix minutes ! Toujours, il rencontrait quelqu'un avec qui parler, trouvant pour chacun le mot personnel : on sen-

Pages suivantes : la 4^e rose en 1935-36.

De gauche à droite : 1^{er} rang : Émile Le Du-Grossec, Abbés Robert, Gestin, Poher, Gland et Plétan, Yves Monfort.

2^e rang : Yves Poder, Émile Le Hégarat, Paul Rogard, Marcel Jégu, Pierre Gélard, Yves Bouget, Yves Simon, Désiré Joly. – Edouard Ollivro, Pierre Prigent, Raphaël Le Scloleur. – André Colin.

3^e rang : Georges Beurel. – Yves Tanguy, Stanis Nicol, Martinet, Jean Audigou. – Louis Conan, Étienne Gicquel, Yves Campion, Jean-Louis St-Ilan, Alain Gouriou, Léguistin, André Danic.



Quatrième Rose

tait qu'il n'y avait là rien de superficiel ni d'artificiel ».

Il n'est pas jusqu'à un jour de cérémonie officielle, à Guingamp, où il quitta le cortège des hautes personnalités pour aller serrer la main d'un Guingampais. « Campagne électorale ? », lui glissa un officier avec un sourire entendu. Édouard Ollivro le remit en place de la plus verte façon, tout haut placé qu'il fût.

C'est qu'il ne faisait pas de la politique pour y faire carrière. Pour reprendre un mot de M. Lecanuet à son égard, « il ne regardait pas son mandat de député comme une dignité mais comme un service ». Servir et rayonner. Telle aurait pu être sa devise.

En 1963, parlant de sa fonction de maire, il écrivait : « En une manière, c'est une fonction passionnante parce qu'elle permet de faire du bien... Je n'ai aucune qualité pour faire le maire traditionnel, respectable et respecté, mais un peu loin du peuple ».

« Si je peux être utile aux autres, disait-il encore, je le ferai volontiers ». Et il expliquait à Jacques Chancel la naissance de sa vocation politique : « Un beau jour, je me suis posé le problème de la région bretonne. Je me disais qu'au fond, je n'avais pas le droit de faire comme Harpagon, c'est-à-dire de devenir l'ami de ma cassette, de mes talents. Si j'avais eu la chance d'aller en classe jusqu'à l'âge de 32 ans, je n'avais

pas le droit, dans le court laps de la vie qui est le mien, de garder tout cela pour moi-même. Et c'est ainsi que je me suis présenté aux élections ».

Et il ajoutait : « Je pense que tous les hommes ont quelque chose à apporter, même le plus petit, même le plus modeste. C'est cela qu'il y a de beau dans le rôle d'un maire, dans le rôle d'un député. On n'est pas plus grand que les autres ; je crois même que plus on est grand, plus il faut devenir petit ».

Convaincu que « chacun a une mission personnelle à accomplir », il se laissait conduire par Dieu dans l'accomplissement de la sienne. Cette vision des choses lui permit de surmonter l'amertume de l'échec électoral : s'il était battu, c'était que son rôle était terminé, sa mission était ailleurs. Ce qui ne l'empêcha pas, une fois au moins, d'être tenté de se lancer à nouveau dans l'action au service de sa région, de sa ville et de ses compatriotes.

Contre le carcan des idéologies

« Les jeunes, très souvent, veulent changer la vie. Or changer la vie, c'est quelque chose qui est presque symbolique. Tandis que changer de la vie, un morceau de vie, chacun peut le faire. Avant de changer la vie, il faut changer un morceau de vie ». (Radioscopie).

Après son attachement à l'Évangile, nous avons là une deuxième clé pour apprécier exactement l'œuvre d'Édouard Ollivro : il ne fut pas un homme des grands bouleversements mais un modéré, partisan, en mai 1968, de l'évolution plutôt que de la révolution.

Il appartenait à un parti politique – Progrès et Démocratie Moderne, qui devint le groupe CDS – mais il ne fut jamais un homme de parti : « Il y a une chose que je récuse, c'est le sectarisme. Cha-

cun a quelque chose à apporter à la construction humaine... Tout en ayant parfaitement conscience de la valeur des idées, je suis, au point de vue politique, extrêmement sceptique sur la valeur des idéologies ».

Au point qu'il pensa d'abord faire partie des députés « non inscrits ». Mais toute sa formation universitaire et son grand sens des réalités lui avaient appris qu'on ne peut vraiment agir que dans le cadre des structures existantes : « L'efficacité exige une appartenance à une équipe ».

Ce n'est donc pas à un appareil politique qu'il dut son élection dans un arrondissement réputé difficile. M. Pléven lui-même estimait qu'elle tenait du miracle. Non ; il la dut à ses qualités personnelles et au sérieux avec lequel il la prépara, se constituant



Juin 1968, à Rennes : préparation des législatives avec Pierre Bourdellès, Jacques Duhamel et Georges Lombard.

une équipe de travail plus d'un an avant de se présenter aux suffrages. Il sut s'entourer de collaborateurs compétents.

Il ne faisait jamais les choses à moitié ; il ne tombait pas non plus dans l'électorisme : ce qu'il disait, il le faisait, mais il ne promettait pas la lune. Et il fut, nous en avons parlé, d'une éloquence prodigieuse qui tenait du bagout.

Homme de terrain, ses interventions à l'Assemblée Nationale étaient écoutées attentivement car il présentait des analyses très précises, très proches de la réalité et des aspirations populaires. Pour la petite histoire, il s'était fait un défi de toujours monter à la tribune sans papier, quoiqu'il

préparât soigneusement ses interventions.

Homme de contact, il mena des campagnes électorales épiques, tenant en haleine un petit auditoire d'une trentaine de personnes rassemblées dans telle ou telle ferme, ou supportant la contradiction devant un public de plus de 2.000 personnes.

Il savait trouver les formules qui vont droit au cœur ; il subjuguait par des phrases percutantes, des images fortes, adaptées à la situation de ses interlocuteurs. Il s'amusa toujours des fins de banquets dans les comices agricoles : les officiels lisaient leurs discours dans le brouhaha ; lui, quand il se levait, instinctivement le silence se faisait.



En compagnie de Marcel L'Hélias, cultivateur à Plongonver, son suppléant aux législatives.

Un visionnaire



Rue Édouard Ollivro, à Guingamp.

Ce succès peut s'expliquer par le fait que, Breton dans chaque fibre de son être, il fut plus poète que tribun. « Il aimait souvent, dit M. Méhaignerie, se tenir aux frontières de l'action et du lyrisme, de la politique et du romantisme. Il gardait toujours en lui une part de rêve ».

Et c'est la troisième clé de sa personnalité : doué d'une imagination très rare dans la classe politique, il anticipait l'avenir et ses mutations, il sentait ce qu'il fallait changer, ce qu'il fallait rendre plus juste. « L'imagination, disait-il, c'est la puissance qui fait les vrais réalistes. Non pas l'imagination conçue comme une espèce de langueur sur les nua-

ges du rêve, ce n'est pas ça du tout ; mais l'imagination qui, dans le ciel d'aujourd'hui, trouve le temps de demain. Celle qui va être capable de discerner, dans les structures et dans les hommes d'aujourd'hui, les structures et les hommes qui vont faire la société de demain ».

Guingamp en sait quelque chose, qui vit encore, six ans après son décès, à l'heure des prévisions de celui qui restera, sans conteste, un de ses plus grands maires. Pour le développement de sa cité, son esprit fut toujours en avance de dix ans sur les événements : deuxième zone industrielle, zone de Bellevue, lycée de Kerpaour, logements à



Maire de Guingamp, Édouard était très proche de ses concitoyens, à l'écoute de leurs joies et soucis. Ici, les 101 ans de Mme Giffard, à l'hospice, et un intervil-les Guingamp-Paimpol.



Kersalic, au Roudourou, à Castel Pic, tout... Il avait tout prévu, à des moments où le besoin ne s'en faisait même pas sentir.

« La plus belle ville du monde », pour reprendre son mot, lui doit aussi l'heureuse restauration du vieux lycée, qui est devenu une mairie dont la salle du conseil est une véritable œuvre d'art.

Ce fut le trait de génie de son caractère : « Le Breton, à travers son esprit d'imagination et de création, réussit à transposer sa pensée au-delà de la réalité, alors que le latin, au contraire, a le génie de la maîtrise de la réa-

lité... Pour mon compte personnel, sur le plan politique, je me vois infiniment moins comme un gestionnaire plutôt que comme une sorte de dynamiseur, de créateur... C'est pour ça, du reste, que je me suis entouré d'excellents adjoints ».

A eux les tâches administratives ; lui, poursuivait sa marche en avant, rencontrait un nombre impressionnant de ses administrés - même sans rendez-vous : son domicile était vite devenu une annexe de sa permanence, et il bénéficia toujours en cela de l'appui de son épouse.

Vivre ensemble

La Bretagne fut également au centre de ses préoccupations sur l'avenir. « Nous avons écrit collectivement « le livre blanc du CELIB », qui a pour objet de faire de la Bretagne, dans la dynamique du 20^e siècle et du 21^e siècle, une terre de civilisation future ». Quelle serait cette civilisation, c'est ce qu'il cherchait à pressentir dans les aspirations de ses contemporains.

Il avait compris le rôle éminemment social du tissu de villes moyennes, en Europe, dont Guingamp était à ses yeux le prototype parfait : pourquoi des Bretons « émigrés » s'adressaient-ils à lui pour trouver un emploi en Bretagne ? C'est que « avant d'être citoyen du monde, on doit être citoyen de quelque

part. Un arbre ne porte de fruits que s'il a véritablement des racines ». Dans ce domaine, la Bretagne peut apporter quelque chose d'essentiel au bonheur, dans la communauté nationale ou européenne.

Une communauté : le mot est dit. Refusant le nationalisme « parce qu'une patrie, c'est une maison avec des fenêtres ouvertes, ce n'est pas une maison où l'on est replié sur soi-même », il entendait affirmer l'originalité de la Bretagne dans l'aventure humaine. En prêchant pour sa chape, il savait qu'il œuvrait aussi pour le maintien et le développement de tous les particularismes régionaux : le droit à la différence, qui fait la richesse d'une nation.



Janvier 1974, grève aux abattoirs Doux, à Pédernec. Le député est sur la brèche.



La zone industrielle de Guingamp doit son développement à l'activité incessante de son maire.

« Je crois que le plus important dans l'histoire humaine, c'est le problème de la personne : c'est-à-dire ces problèmes de quelqu'un qui existe en lui-même avec ses faiblesses, bien entendu, avec également de grandes responsabilités, mais aussi avec un désir profond, un besoin profond d'être intégré dans une communauté. La gloire de la Bretagne, dans les années à venir, ce sera d'avoir relevé le gant en face de la civilisation uniformiste et d'avoir relancé cette idée de la région ». (Radioscopie).

Au CELIB comme au Palais Bourbon, il se dépensa pour présé-

ver, dans l'aménagement du territoire, autant la part de la Bretagne par rapport aux autres régions, que l'équilibre nécessaire entre ville et campagne. « On travaillera de plus en plus dans les villes et on vivra de plus en plus en campagne ». La grande ville crée l'anonymat, l'isolement, détruit la solidarité nécessaire à la vie d'une communauté et au bonheur de ses membres. « Ma conception de l'aménagement du territoire, elle n'est pas utopique, elle est humanitaire, elle est humaniste ».

Le train de 11 h du soir

« Je pense que le sac de patates de la vie est trop lourd pour un homme et qu'il faut toujours, lorsqu'on est dans la souffrance, fuir la solitude. Trouver quelqu'un - et ça se trouve, il y a quelqu'un qui vous attend sur la route - trouver quelqu'un qui vous aide à porter les souffrances de tous les jours ». Parce que lui avait trouvé quelqu'un aux heures d'angoisses, il put « porter sur ses épaules les angoisses des autres ».

Et nous parlerons des personnes âgées : pour elles, il paya de sa personne. Dans les fréquentes visites qu'il leur rendait à l'hôpital ou à domicile, comme au foyer de Kersalic, quelque chose passait entre eux : ce sentiment réconfortant de n'être pas aban-

donné. Édouard Ollivro ne tolérerait pas que l'on puisse un jour ignorer ses parents, voire les dépouiller.

Il ne supportait pas davantage les drames que peut connaître la jeunesse : par exemple, la stupide mortalité due aux imprudences des conducteurs et aux excès de vitesse. Combien de fois ne s'est-il pas exprimé sur ce sujet, en saisissant même le législateur !

Plus douloureusement encore résonnait à ses oreilles le lugubre sifflement du train de 11 h du soir, en gare de Guingamp : par ce train, la région se vidait de ses forces vives, d'une jeunesse qui partait trouver un emploi à Paris. Stopper à tout prix cette hémor-

ragie humaine qui coûtait cher à la Bretagne, trouver des emplois nouveaux pour sauver une région qui se mourait, telle fut la tâche à laquelle il s'attela.

Il remua ciel et terre pour maintenir des entreprises locales,

comme Franc Poulet ou Tanvez, pour en attirer de nouvelles, comme l'AOIP. Plus d'une fois, il prit son bâton de pèlerin pour faire valoir les atouts de sa petite ville. Guingamp lui doit son développement et son visage actuel.

Tel un iceberg



C'est au sana qu'Édouard Ollivro écrit sa première nouvelle, primée par « La Croix ».

L'écriture lui permit de faire la synthèse de toutes les facettes de sa personnalité : humour et dynamisme, réflexion et transcendance, poésie et création.

« L'écriture, c'est mon rêve. Je crois que chacun, au fond de lui-même, a une sorte de rêve profond qui le poursuit et qu'il ne réalisera tout à fait jamais. Bien sûr, j'aurais aimé écrire ; c'est admirable d'écrire, de se lever le matin et d'avoir une page blanche devant soi. On est extrêmement proche du Créateur ; on est plus créateur qu'un peintre, on est plus créateur qu'un sculp-

teur... Il y a la page blanche et, brusquement, de votre esprit – vous me direz : ce n'est peut-être pas vous, c'est quelque chose qui passe en vous – brusquement, on devient presque égal à Dieu en écrivant ». (Radioscopie).

Un tel enthousiasme permet de comprendre qu'il ait parfois été tenté de faire carrière dans la littérature, comme de grands auteurs l'en pressaient. Mais peut-être le travail de l'écrivain lui parut-il trop solitaire et trop égoïste, lui qui était altruiste et qui se plaisait en compagnie des hommes ?

Un crayon à la main, et du beau papier, il était heureux ; mais il ne se contentait jamais d'un premier jet : rien n'était assez parfait, les nombreuses corrections apportées à ses manuscrits en font foi.

Si vous dites : « Ollivro » à un Trégorrois, il vous répond : « Picou ». Tel fut chez nous le retentissement de cette œuvre qu'elle est devenue l'arbre qui cache la forêt. La production littéraire d'Édouard Ollivro est à la mesure de son imagination ; Picou n'est que la partie émergée de l'iceberg.

Une moisson d'anecdotes



En compagnie de Floch, Picou et Bodilis, lors du tournage du film pour FR3.

Édouard Ollivro excella dans le genre de la nouvelle, dont il fournit un très grand nombre à « Lecture pour tous » et « Marie-Claire », pour ne citer que les revues les plus importantes. Et, à bien y regarder, Picou n'est qu'un assemblage de nouvelles, dont certaines parurent d'abord dans « L'Écho de Lannion ».

C'est par une nouvelle qu'il débuta en littérature. Quoiqu'il ait prétendu, par une boutade, faire remonter sa vocation à sa rédaction du certificat d'études, qui fit rire tous les surveillants, il commença en fait au sana, lors d'un concours de nouvelles organisé par le journal « La Croix ». Daniel Rops, président du jury, lui dé-

cerna le premier prix pour son histoire d'un homme qui, pour avoir beaucoup de monde à son enterrement, assistait à tous les enterrements.

Édouard Ollivro était né pour être conteur : doué du génie de l'invention et du verbe, il avait la merveilleuse faculté d'enjoliver le quotidien et d'en faire tout un conte. Sa technique de travail : noter, tout noter, ne rien perdre d'une anecdote, d'une idée ou d'une lecture. Ainsi rapportait-il de Paris, dans son agenda, une moisson d'histoires dont il égayait les repas en famille.

Dans la nouvelle plus que dans tout autre genre littéraire, il pou-

vait rechercher cette concise perfection du style qu'il admirait, dans un cadre restreint propre à mettre en valeur chaque détail. Ses thèmes de prédilection : la Bretagne, bien sûr, les scènes de la vie rurale donnant souvent lieu

au plus pur lyrisme ; les pêcheurs d'Islande, cœurs fraternels sous une rugueuse carapace ; l'enfance, avec ses jeux et ses rêves, ses élans d'enthousiasme et ses désillusions.

Théâtre et carnets

Mars 1954 : Mgr Coupel inaugure la nouvelle salle des fêtes paroissiale et le patronage de La Roche-Derrien. A cette occasion, une troupe d'amateurs rochois crée « Grégoire est mort », comédie en trois actes. Quatre représentations drainèrent un public de 1.400 spectateurs. Une intrigue simple donne lieu à une cascade de situations cocasses et de quiproquos : du rire simple et franc, qui fait mouche à tous les coups. L'imprimerie Anger édita l'œuvre, suivie d'une saynète, « Une histoire de chapeau », petit amusement sur l'éternel féminin.

De 1951 à 1954, Édouard Ollivro fut le collaborateur de « L'Écho de Lannion », auquel il donna des articles de ton et d'inspiration très divers : notes de lecture, réflexions sur le sport ou la vie de l'église, biographies, anecdotes plaisantes et contes... Ce que les lecteurs ignoraient, c'est que, dans le même temps, il signalait les éditoriaux politiques de ce journal sous les initiales E. de L., « Écho de Lannion », mais aussi « Edouard de Lannion ».

Ce ne fut pas son seul pseudonyme : il signa d'abord Yan Kerel, du nom d'une ferme tenue

par un oncle de son épouse à Tonquédec. Ailleurs, car il produisit des articles dans un grand nombre de journaux, il signe Erwanig, ou encore Kannam, comme cet étrange vagabond que rencontra Picou, et qui exista bel et bien : il habitait un blockhaus entre Louannec et Trélevorn.

A Paris, le monde et la presse politiques connaissent Édouard Ollivro pour des œuvres d'un tout autre style : il s'agit d'une chronique parue dans « Le Monde », sous le titre « Sur le carnet d'un député », et qui lui valut de nombreuses et chaleureuses félicitations. Dans le style du billet, il y parlait aussi bien d'une rencontre avec des auto-stoppeurs, des moines de Landévennec, que des conséquences de la régionalisation sur notre bonheur.

« Ils donnent une image nouvelle des fonctions parlementaires et surtout laissent percer un côté humain rarement décelable chez vos collègues », lui écrivait un admirateur, tandis que le préfet de la région des Pays de Loire lui disait : « Il faudrait souvent que l'on s'exprime ainsi ».

Son enfant chéri



Ayant connu les émotions de la pêche à la truite, il s'en amusa dans deux textes malicieux parus dans « L'Écho de Lannion ».

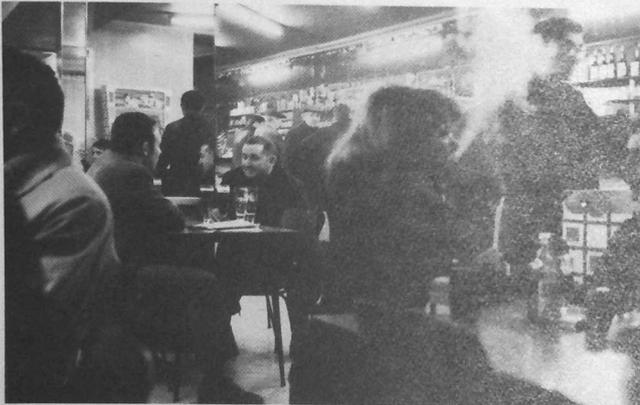
« Édouard, raconte-nous une histoire ». Les jeunes de Saint-Jo venaient souvent le voir, au cours de sa convalescence à Louannec (1949-1952). Son cousin Pierre Saliou, lui aussi conteur, avait mis à sa disposition le manoir de Kerespertz, celui-là même où résida plus tard un autre grand écrivain breton, Maodez Glann-dour, abbé Le Floc'h, recteur de Louannec.

Chaque jeudi, donc, l'aîné s'exécutait, avec cette verve qui lui était propre. Et que pouvait-il bien raconter, sinon des histoires de collège ? De ces bons vieux tours que lui - ou d'autres - avaient pu jouer aux copains et aux professeurs.

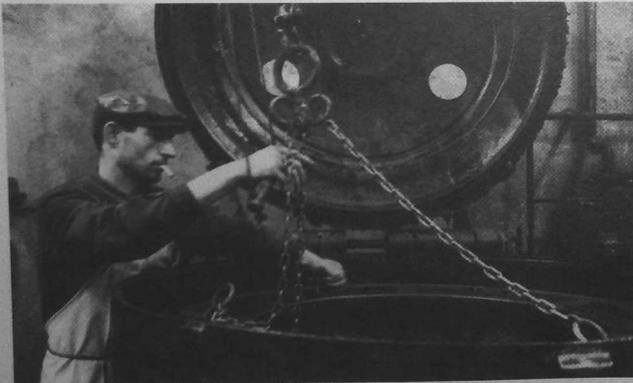
Ainsi naquit Picou. Certains chapitres parurent, avec des varian-

tes, dans « L'Écho de Lannion », avant que l'œuvre ne soit proposée chez Plon ; une deuxième édition, en 1972, fut augmentée de chapitres non moins savoureux, l'épisode des amours de Picou et Marie-Rose, un peu démodé, étant remplacé par la légendaire et authentique histoire du chapeau de l'abbé Cadic.

Il s'agissait en fait de l'abbé Clisson, professeur de physique à Saint-Jo et Bossuet, mais le coup se reproduisit dans les années 50 avec le chapeau de M. Ulliac. C'est ce qui fait que les anciens de Saint-Jo, à quelque génération qu'ils appartiennent, retrouvent dans Picou une part de leur jeunesse : friand de ces histoires, Édouard Ollivro continuait d'en



Au Café des Sports à Guingamp, Édouard Ollivro puisait l'inspiration dans une profonde connaissance des gens.



Aux abattoirs, en 1969. Prêter l'oreille aux préoccupations de tous, dans ce qu'elles ont de quotidien.

collecter auprès de ses anciens condisciples ou des professeurs.

Picou aurait pu être une œuvre interminable, une toile de Pénélope. C'est en tout cas une œuvre d'une franche et saine gaieté : « *Lorsque j'ai le cafard, je lis Picou* », disait à l'auteur le recteur de Pléven. Et une dame lui écrivait : « *Si dures avaient été mes souffrances que j'avais oublié ce*

que c'était que la joie. Je vous remercie, parce que j'ai lu Picou et j'ai recommencé à rire et à me réconcilier avec la vie ».

Ce fut sa plus belle récompense, sans commune mesure avec le « Prix du meilleur roman breton », que lui décerna en 1954 le Conseil général des Côtes-du-Nord ou le « Prix Korrigan », qu'il reçut de l'Association des écrivains de l'Ouest, en 1972.

De grandes inquiétudes

Le succès de Picou a enfermé Édouard Ollivro dans un style, aux yeux de ses admirateurs. C'est pourquoi beaucoup ont été désorientés par « Grand bal à Cadolan », qu'ils ont considéré comme une œuvre mineure et désuète : l'auteur aurait-il cédé à une mode folkloriste ?

Qu'on ne s'y trompe pas : ce roman, le seul véritable qu'Édouard Ollivro ait publié, est la parfaite synthèse des aspirations qu'il portait en lui et des styles différents qu'il savait adopter. Le folklore frelaté, réservons-le aux touristes, aux « Parisiens » qu'il caricature dans le journaliste. Du reste, la jaquette choisie par l'éditeur fit bondir l'auteur, qui hurla à la trahison.

Tout est dans ce roman : le clin d'œil pétillant de malice comme l'observation précise de la vie quotidienne, le lyrisme poétique comme le pittoresque de personnages hauts en couleur, l'émerveillement à décrire le charme

secret de la Bretagne comme l'exquise réserve à traduire les sentiments les plus intimes de l'homme.

Tous les thèmes développés dans « Grand bal à Cadolan » tenaient au cœur d'Édouard Ollivro : volonté de défendre la solidarité nécessaire à la vie d'un quartier, bonheur de revenir vivre au pays, et plus encore cette angoissante réflexion sur le pourquoi de la mort.

Car, sous une apparence sereine, il était l'homme que tourmentaient de grandes inquiétudes. Il citait volontiers une lettre de Mozart : « *Il n'est pas de jour que je ne passe sans que j'aie, pendant parfois des heures, la compagnie de celle qui est sûre de venir et qui s'appelle la mort* ». Et il commentait : « *C'est ça, Mozart : c'est une musique apparemment de joie, mais qui vous porte à une espèce de transcendance, de méditation qui vous dépasse et qui vous amène dans la perfection* ».

Impossible de ne pas faire le rapprochement avec ce qu'il disait de la mer, qui a façonné le caractère du Breton, si bien qu'il désorienté : « Le matin, on le trouvera très gai, très joyeux, et l'après-midi, on le trouvera souvent triste, amer, morose, solitaire, silencieux ». A l'image des fluctuations du rivage : « Le matin, la mer est pleine, il y a les milliards de pierres précieuses du soleil. C'est merveilleux, il n'y a plus de souffrance, il n'y a plus de mort. Tout est beau... Tout est beau. Et puis on repasse au même endroit six heures après : il y a le goémon noirâtre, il y a les ro-

chers funèbres, il y a tout ce spectacle de désolation. Et le Breton, c'est cela ».

Mais E. Ollivro est foncièrement optimiste : comme l'échappée vers l'infini, entre Tomé et Trélévern, qui sauve la baie de Perros de la tristesse, son roman s'achève sur le triomphe de la vie ; les forces du bien l'emportent contre l'empire de l'Ankou.

« Il n'y a pas de fatalité... la mer, pour nous, c'est une sorte de marche vers la métaphysique, vers la transcendance. C'est un appétit vers l'au-delà ».

Rospez, le 13 mars 1988
A. SONNECK

Édouard OLLIVRO

Les mille et une facéties de « Picou, fils de son père », n'ont pas fini de faire rire les Trégorrois. Mais que sait-on de l'auteur, Édouard Ollivro ?

Ce fascicule est une invitation aussi bien aux retrouvailles qu'à la découverte. Sans chercher à être exhaustif, il vient combler un vide dans la connaissance d'un homme qui, par sa personnalité et son action, a fortement marqué le Trégor.

Déjà paru aux *Editions Imprim*

- Histoire de Lannion
1 volume, 230 pages, 70 F.
- Renan Le Trégorrois
1 volume, 56 pages, 35 F.

Prix : 25 F TTC

N° ISBN 2-906606-02-2